

**LES AUTEURS CONNUS,
OUBLIES ET INCONNUS DU PAYS
D'ANTIBES-GRASSE**

par J.-A. DURBEC

Il est à peu près certain que si l'on élevait, par référendum, un monument à la mémoire des hommes et des femmes plus ou moins célèbres qui ont honoré le pays d'Antibes-Grasse, peu de gens de lettres figureraient en tête de son fronton.

Les noms de Jean-Honoré Fragonard, l'illustre peintre ; de l'amiral de Grasse, héros de la guerre d'indépendance des Etats-Unis ; de Romée de Villeneuve, déjà cité par Dante ; de Charles Nègre, inventeur de l'héliogravure; de Championnet, Gazan et autres généraux d'Antibes ; des soeurs Sainval et de Gérard Philippe, prestigieux artistes ; des parfumeurs Tombarei, Chiris, Roure et autres, de Joseph Nègre, le confiseur attitré de toutes les cours du monde, sont plus connus du grand public, même hors de la Provence, que les écrivains de notre terroir, encore que les Grassois aient fait une place à Bellaud dans leur statuaire.

Mais l'histoire d'un pays est faite de l'apport de tous et la contribution qu'elle doit aux artisans de la plume et du verbe -même celle des plus modestes parfois- est toujours enrichissante et mérite d'être inscrite à l'actif de son patrimoine.

C'est pourquoi nous avons tenu à citer aussi généreusement que possible, dans ce petit Mémorial, la plupart des auteurs de tous les temps qui, originaires de la région d'Antibes-Grasse, ne l'ont jamais quittée ou qui, après s'y être formés, en sont partis pour aller faire carrière ailleurs.

De même il nous a paru juste d'y inclure ceux qui venus d'autres pays s'y sont implantés, pour un temps ou pour toujours, surtout dans la mesure où leurs oeuvres sont d'inspiration ou de portée locales.

Et cela quelle que soit, pour les uns et pour les autres, la nature de leur production : descriptive, poétique, dramatique, religieuse (sermons compris), biographique, historique, scientifique, journalistique...

Notre bilan n'en comportera pas moins des omissions : c'est inévitable dans une large et rapide vue d'ensemble. Mais il pourra toujours servir de base à un meilleur récolement.

LES MOINES DE L'ECOLE DE LÉRINS

Comment ne pas citer, pour commencer, les premiers moines de Lérins dont les oeuvres ont survécu, Eucher, Vincent, Salvien, Césaire notamment, les écrits de beaucoup d'autres s'étant perdus ou n'étant connus qu'à travers des panégyriques ou quelques lettres.

Le premier ouvrage sorti de Lérins paraît être Le Mépris du Monde d'Eucher (vers 425), qui écrit par la suite L'Ile de la Solitude et, probablement après son départ de Lérins, L'Intelligence spirituelle, Les Institutions..

Vincent est celui de ces moines dont les oeuvres, qualifiées de "Livres d'Or", sont les plus connues. Certaines, telle le Commonitoire, ont même fait l'objet de plusieurs rééditions à partir du XVI^e siècle. L'auteur y indique le moyen de découvrir la vérité et de la conserver, tout en restant sur le plan humain : "Le coeur, dit l'abbé Alliez dans l'analyse de ce livre, y embrasse volontiers la vérité avec tant de charité et de douceur".

De Salvien il nous reste, entre autres, Le Gouvernement de Dieu (ou de la Providence) et Contre l'Avarice.

Césaire (470-543) a laissé quelque 130 sermons de doctrine et de morale religieuses auxquels l'abbé Chaillan a consacré un beau livre : Saint-Césaire (1912). Ce sont des sermons admirables. L'auteur s'y efforce, par des comparaisons très simples, de mieux faire comprendre à la foule les doctrines qu'il expose : "Voyez, dit-il, par exemple, ces campagnes riantes de verdure et couvertes de fleurs ; cette vue vous donnera une douce espérance, mais la moisson et la vendange peuvent seules satisfaire les vœux de l'agriculteur. Nous y trouvons surtout le tableau très vivant des mœurs de l'époque. On ne saurait pas, sans Césaire, ce qu'était au juste la vie de la Provincia aux Ve et Vie siècles ; pas très éloignée, semble-t-il, pour certaines manifestations dites païennes, de celles que nous découvrons dans notre région, du XVIe au XVIIIe siècle, à travers les comptes-rendus de visites pastorales.

Ajoutons que la plupart des moines de l'Ecole de Lérins connaissaient les auteurs de l'antiquité gréco-latine comme en témoignent certaines de leurs oeuvres.

LE MOYEN AGE

Y eut-il, en dehors de Boniface de Castellane, que nous ne saurions annexer dans notre petit florilège, bien qu'il fût près de chez nous, quelque troubadour de marque dans notre région ?

On a cité le nom de Raymond Vidal, né parait-il à Bézaudun (mais quel Bézaudun ?) sur lequel on ne sait pas grand chose sinon qu'il a écrit des vers galants.

Nous avons en revanche avec Raymond Féraud, moine de Lérins au XIIIe siècle et prieur de Roquestéron, vers 1300, ce que l'on pourrait appeler un poète-biographe-historien de langue provençale. Il a écrit en effet une Vida de Sant Honorât qui comprend 8000 vers provençaux et dans laquelle on trouve non seulement le récit de la vie du saint mais aussi la liste des miracles qu'il a accomplis dans diverses localités de notre région : à Antibes, Arluc, Cipières, Mougins, le Touët...et où l'on peut glaner, en outre, des renseignements très intéressants d'ordre toponymique ou onomastique.

Raymond Féraud nous dit lui-même qu'il composa son poème en l'an 1300 :

Mas ben vuelh que sapian las jens
Que l'an de Dieu mil e très cens
Compli le priols son romans
A Conor de Dieu e del santz

Il nous apprend aussi où se trouvait son prieuré :

En la Roqua teno sa mayson
Priols en la val d'Estaron

On possède plusieurs manuscrits de la Vida éparpillés dans diverses bibliothèques. Un érudit cannois, A.L. Sardou, l'a éditée, en 1875, sous les auspices de la Société des Lettres, des Sciences et des Arts des Alpes-Maritimes.

L'abbé Alliez, dans L'Histoire du monastère de Lérins (t. 2, p. 270 et s.), fait de Raymond Féraud, "de l'illustre famille de Cibo, à Gênes", "le Monge des Iles d'Or" (des Iles d'Hyères) où il aurait fait une sorte de retraite poétique, mais ne cite pas sa Vida de Sant Honorât.

LE XVI^e SIECLE

Au XVI^e siècle, Bellaud de La Bellaudière, né à Grasse en 1532, dans une famille de petite noblesse locale, un authentique enfant du terroir donc, nous a laissé une oeuvre poétique bien représentative de l'esprit de son temps.

Bellaud, qui s'était enrôlé très tôt dans l'Armée royale en fut licencié vers l'âge de 40 ans. On ne sait pratiquement rien de lui jusqu'à cet âge. Et c'est grand dommage car il est vraisemblable qu'il dut faire ses débuts de poète durant cette période. Après, nous pouvons le suivre tout au long de la vie errante et dissolue qu'il mena sur les routes de France et de Navarre, mêlé parfois à des aventures qui le conduisirent en prison. Il avait tout de même de bonnes fréquentations, Malherbe, Du Périer... et aussi de puissants protecteurs, l'un d'entre eux n'étant autre qu'Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, dont il devint l'un des "serviteurs ordinaires".

Qu'il fut en liberté sur ces routes ou dans des geôles, Bellaud ne cessa de chanter alors les "duretés" et les "joyeusetés" de sa vie et de les chanter dans sa langue maternelle, en vers provençaux. Des vers qui ne devaient rien à la science car il n'avait apparemment que fort peu de culture ; mais ils coulaient de la meilleure des sources poétiques, celle dont le débit n'est contrarié par aucune règle et procède du seul génie personnel. Bellaud dit les choses simplement, naturellement, crûment même, non sans truculence parfois, mais toujours très justement dans le rythme musical de sa langue. Il n'y a sans doute guère d'oeuvre poétique en provençal aussi naturelle et aussi vivante que la sienne.

Usé par ses privations et ses abus, ce poète-né tomba vite malade et vint mourir à Grasse en 1588, à peine âgé de 56 ans.

La plupart de ses vers (il disait lui-même en avoir composé quelque 25.000) ont dû s'envoler au vent des jours, au fur et à mesure qu'il les disait. Il en a toutefois publié quelques uns, dans le Don-Don infernal, alors qu'il était au service de "Monseigneur le Grand Prieur de France", pour dénoncer, en connaissance de cause, ce qu'il en était de la condition misérable des prisonniers de l'époque :

Vint coum'un chai sus la paille estendut, L'aigi, UNI pan es tout son campanagy Oins
pau de tents cambin tout son visagy Que semble un coq" qu'a l'esperit rendut

Fort heureusement son oncle, le capitaine Pierre Paul, et des amis fidèles, de Marseille ou d'ailleurs, en avaient recueilli un certain nombre qui furent aussi publiés, après sa mort, en 1595, sous le titre Obros et Rimos. C'est grâce à ce petit Recueil que nous devons de connaître Bellaud et qu'il survivra dans la mémoire de ceux qui s'intéressent à la vraie poésie provençale, où il tient l'une des toutes premières places.

La liberté de son langage et son mode d'expression sont tout entiers contenus dans le quatrain qu'il adressa à ce même oncle Paul pour s'excuser d'avoir découché :

Eou doumet luench de vouestr'houstonù
Pies d'un tendroun blanc com'yvory
E se bagnet dédire août traoù
La plumo de son escitory.

Guillaume Cortèse, abbé de Lérins, Denys Faucher, moine de ce monastère, et Guillaume Le Blanc, évêque de Vence, écrivirent aussi en vers (comme en prose du reste) au temps de Bellaud, mais dans un genre plus conforme à l'orthodoxie religieuse. Une orthodoxie non dépourvue de certaines petites déviations toutefois en ce qui concerne l'évêque de Vence, les courants de l'époque aidant.

Leurs oeuvres" sans égaler par le nombre et l'importance celle des grands moines qui s'étaient formés à l'Ecole de Lérins au Ve siècle, n'en tiennent pas moins une bonne place dans l'histoire littéraire de la Renaissance.

Cortèse, de Modène, ne fit qu'un bref séjour à Lérins. On lui doit, en sus de traités de théologie et autres travaux du même ordre, des vers en l'honneur de la Sainte-Vierge, de saint Honorât et à la gloire de Lérins.

Denys Faucher, de la région d'Arles, élève de Cortèse, a laissé une oeuvre abondante et variée, même des Annales de Provence (peut-être retouchées par d'autres, pense-t-on) et un livre d'heures illustré par lui-même dont on a suivi la trace jusqu'au XIXe siècle. D'aucuns disent qu'il écrivait avec trop de facilité, sans apporter à sa rédaction des correctifs qui eussent été nécessaires. Ses critiques reconnaissent tout de même qu'il y avait du feu et du génie dans ce qu'il faisait, un peu "comme par délassément" au milieu des agitations de son temps.

Il nous reste aussi de lui un assez grand nombre de lettres adressées à des personnages considérables, dans lesquels on peut puiser d'utiles renseignements.

Guillaume Le Blanc, évêque de Vence, en 1588, puis de Vence-Grasse en 1592 (à la suite d'une bulle d'union des deux diocèses) est mort à Vence en 1601. C'était un humaniste qui connaissait tous les auteurs de l'antiquité et qui les citait volontiers. Ainsi, par exemple, dans le curieux Discours qu'il tint à ses diocésains, en 1598 pour leur indiquer comment ils pouvaient se défendre contre les vermisseaux qui dévoraient leurs figuiers. "En Cappadoce, leur dit-il en bref, d'après Pline, les femmes qui ont leurs fleurs font le tour de leurs champs, en relevant leurs jupes par derrière, afin de chasser la vermine dont ils souffrent". C'était bien entendu pour leur demander de ne pas les imiter et de recourir à la prière.

On peut citer de lui, en dehors des ouvrages religieux, un recueil de poèmes Guil. Blanci Poemata (1588), réédité à Paris en 1618, sous le titre Musae Pontificae (avec son portrait) et Discours de M. Guillaume Le Blanc, évêque de Grasse et de Vance, adressé à ses diocésains touchant le deloial assassinat, execrable parricide et impie sacrilège entrepris sur sa personne par une mine faite secrètement dessous son siège episcopal de Vance, remplie de poudre à feu en telle qualité et quantité qu'elle était suffisante de renverser et le siège et le chœur de l'église et accabler l'évesque avec son peuple, laquelle fut par la grâce de Dieu inopinément découverte le pénultième jour de septembre 1586, discours au titre bien long mais qui nous dispense d'en résumer la matière. Un autre de ses Discours, plus général, sur Les parricides sera publié après sa mort (en 1616). Il y étudiait non seulement le parricide mais le marricide, l'infanticide, le sororicide, l'uxoricide et le mariticide, le tout donc à partir de la tentative d'assassinat perpétrée contre lui.

Signalons encore, de cette époque, la relation d'un Voyage en Turquie qu'un prêtre d'Antibes, Jérôme Maurand, avait fait comme attaché à l'Ambassadeur de François 1er auprès de l'Empereur Soliman. Sous le titre Itinéraire d'Antibes à Constantinople Maurand y raconte tout son voyage depuis le départ de l'île Sainte-Marguerite, le 24- mai 15⁴, sur la flotte de Barberousse, qui avait séjourné à Toulon de 1543 à cette date. Le manuscrit de l'itinéraire, en italien et illustré par l'auteur, est conservé à l'Imguombertine (Carpentras). Il a été édité par Léon Dorez en 1901). Jérôme Maurand était aussi curieux des choses du passé de son pays. Il correspondait avec Peiresc et lui envoyait des notes avec dessins sur les antiquités d'Antibes. Nous avons pu les voir à la Bibliothèque nationale, dans la section des manuscrits.

LE XVII^e SIECLE

Vincent Barralis, un moine d'origine niçoise, mit tout d'abord en ordre, à partir de 1609, les archives et la bibliothèque du monastère de Saint-Réal en Sicile, et l'on peut supposer que c'est également pour classer les documents et les livres de l'abbaye, de Lérins que ses supérieurs l'envoyèrent ensuite dans l'île de Saint-Honorât. Ce qui est sûr c'est que Barralis exploita ce fonds pour son propre compte en publiant, dès 1613, une *Chronologia sanctorum et aliorum illustrium sacrae insulae Lihnensis* (Lyon, 2 vol.). Il rejoignit peu temps après la Sicile d'où il était parti, ce qui paraît bien indiquer qu'il n'était venu à Lérins que pour ce travail.

Sa Chronologie est basée sur une documentation à laquelle il convient encore de se reporter, pour certains détails, car tous les textes qu'il cite ne sont pas venus jusqu'à nous. Mais sa présentation est confuse, sans doute trop hâtive, et son utilisation assez difficile. Il n'en reste pas moins que Vincent Barralis est le premier historien connu du monastère.

Anselme Pajoli, autre moine italien, fut chargé de l'enseignement des novices à Lérins dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Il composa divers ouvrages historiques ou biographiques, en particulier une *Vie de Cromwel* et une *Vie du Cardinal Mazarin*. Celle-ci, d'abord imprimée à Nice, en 1676, eut plusieurs rééditions.

Les auteurs du XVII^e siècle que l'on peut encore citer et dont il nous reste quelques ouvrages sont également des ecclésiastiques mais sans rapport avec Lérins.

Jean Muret, prédicateur, né à Cannes en 1630, a publié non seulement des écrits religieux mais aussi beaucoup d'autres : *Cérémonies funèbres de toutes les Nations*, *Traité des Festins des Anciens...* et un *Panegyrique du roi Louis XIV*. Il a laissé par ailleurs des lettres qui ont été rendues publiques au XIX^e siècle par A. Morel-Fatio (Paris, 1879) et dans lesquelles on trouve de bons renseignements sur les usages et moeurs de son temps en Espagne. Il devint aumônier du général des galères et fut alors amené à prêcher à Marseille. On ne sait malheureusement que fort peu de choses sur ce prédicateur et auteur apprécié et estimé de ses contemporains.

Le père Ange Raimond (1632-1694), connu également, plus connu sous le nom de père Honoré, a laissé de nombreux livres de piété, mais il semble bien que ce capucin ait passé une grande partie de sa vie en mission, dans les villages de notre région comme ailleurs. Nous savons qu'il y joua aussi un rôle de médiateur chargé d'apaiser les litiges et conflits qui opposaient certains clans ou certaines familles. Ce fut le cas dans le village de Biot, pays de sa

marraine, Anne Durbec. On possède même une Relation de sa mission dans la ville d'Angers (éditée à Saumur en 1684).

Pierre Flour, Oratorien, né à Grasse de parents biotois, eut l'honneur de prêcher devant la reine Anne d'Autriche. Il a également publié quelques ouvrages d'ordre religieux, entre autres Les Grandeurs de saint Joseph (Paris, f° 57)

Le prêtre Honoré Tourneily, d'Antibes (1658-1729), chanoine de la Sainte Chapelle, à Paris, fut pendant 2k ans professeur de théologie à la Sorbonne. Il est l'auteur d'ouvrages ou articles utiles pour la connaissance de l'histoire de son temps : Lettres du faux Amauld à M. de Ligny, à Douai (1692), Les Secrets du parti de M. Arnault... (1692).

Mais le plus important de ces hommes d'église est sans conteste Monseigneur Godeau, l'un des membres fondateurs de l'Académie française. Né à Dreux en 1605, Godeau vécut quelques temps dans le siècle, à Paris ou ailleurs, avant d'entrer dans les ordres, grâce à Richelieu, dit-on, qui, en 1636, l'envoya à Grasse comme évêque. Il fut ensuite évêque de Grasse et de Vence (1640-1653) puis de Vence seulement, où il mourut en 1672.

Les ouvrages qu'on lui doit se répartissent dans tous les domaines de la littérature et leurs liste ne comporterait pas moins de 50 titres, qu'il est impossible de retenir ici. D'ailleurs il sont trop connus pour que l'on y insiste beaucoup. La vie et l'oeuvre de Godeau ont fait l'objet de plusieurs études. L'un de ses meilleurs biographes est G. Doublet (Paris, Picard, 1911).

Quelques uns de ses ouvrages ont été réédités, après sa mort, entre autres, parmi ceux qui nous intéressent plus particulièrement, sa Morale chrétienne pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence (Paris, 1703, 3 vol.). Mais ce sont ses poésies que nous trouvons le plus souvent dans nos réminiscences, celles où il chante la beauté de ses diocèses, même du plus "crotté" (Vence) :

Nos riches orangers dans les plaines fleurissent
L'émeraude en leur feuille étale sa couleur
L'or brille sur le fruit et l'argent sur la fleur...

Citons encore de ce siècle, dans un tout autre genre, dans la littérature médicale qui tiendra par la suite une très grande place dans notre région, un livre de Benoit Alary, né à Grasse, sur La guérison assurée des fièvres tierces (paru en 1686).

Un Grassois de vieille souche, Lombard de Gourdon, aurait fréquenté les grands poètes de l'époque, Boileau, La Fontaine, Furetière... et écrit lui même quelques livres qui n'ont survécu que dans des souvenirs de famille. C'est donc tout à la fois un auteur inconnu et ignoré, du moins pour l'instant car il existe encore beaucoup à découvrir dans les vieilles maisons de notre pays.

LE XVIII^e SIECLE

Jean Baptiste de Surian, né à Saint-Chamas en 1678, fit ses études chez les Oratoriens et devint un si brillant orateur qu'il fut appelé très jeune à prêcher devant le roi à Paris. Nommé évêque de Vence en 1727 il exerça dans ce diocèse jusqu'à sa mort en 1754. Elu membre de l'Académie française en 1733 il ne publia rien, pas même ses sermons, prétextant qu'ils avaient été brûlés. L'un des siens en édita tout de même un certain nombre après sa mort

(Paris, Nyon, 1778). Son successeur à l'Académie, d'Alembert, a dit très joliment, dans son discours de réception, que l'éloquence de son prédécesseur était "touchante et sans art, comme la religion et la vérité".

Le poète cannois Honoré Joseph Méro (1736-1784), premier magistrat de ce village et médecin breveté du roi pour la garnison de l'île Saint-Marguerite, est assez connu. Il a écrit quelques poèmes épiques, Cosme de Médicis, Grand Duc de Toscane notamment (en 1774) et autres pièces poétiques en vers qui furent recueillies par ses soins, en 1781, dans un livre intitulé Odes anacréontiques. Contes en vers et autres pièces de poésie, le tout précédé de son portrait.

Ses vers sont d'une lecture facile et agréable... Comme tant et tant d'autres il a chanté la Rose de son jardin :

D'une rose aussi fraîche qu'Elle
Disais-je, il faut orner son sein.
Je cueille- une épine cruelle
Me pique et fait saigner ma main
Ah si la rose la plus belle
Nous fait éprouver des douleurs
Croyons que l'Amour est comme Elle
Ses dards sont cachés sous des fleurs.

René Tresse a analysé son oeuvre et surtout Cosme de Médicis dans les Annales de la Société scientifique et littéraire de Cannes-Grasse (t. XXVII, 1975-1976).

Antoine de Gournand, né à Grasse, professeur de littérature au Collège de France et auteur de plusieurs ouvrages (en prose ou en vers), n'est pas très connu encore que certains de ses ouvrages soient estimables. Sans doute a-t-il eu à souffrir de vindictes sociales dans le monde littéraire. Ses publications sur La France régénérée en 1789 et sur Le mariage des prêtres l'y avaient inévitablement exposé.

Jean Isnard, grassois lui aussi, né en 1707, mort en 1775, prêtre de l'Oratoire, est l'auteur d'ouvrages littéraires et scientifiques : Les tremblements de terre et Les manières de rappeler les noyés à la vie par exemple. Il fut, dit-on, félicité par Voltaire, comme auteur d'une Ode à la France pour la Paix et il aurait aussi laissé des manuscrits. Mais nul ne sait où ils sont.

Dans le domaine historique deux noms sont à retenir :

Jean Arazy, auteur d'une Histoire d'Antibes, son pays, datée de 1708, que nous avons pu consulter avec profit aux Archives de la ville dans le château Grimaldi il y a quelques années, en ce qui concerne certaines antiquités de la ville. Elle a été publiée à Nice en 1880 par les soins de A.L. Sardou et E. Blanc.

Le père Cresp, un dominicain de Grasse, a écrit une histoire de cette ville, restée inédite (conservée à la Bibliothèque de Grasse) et un Voyage d'Italie où il dépeint les moeurs monacales de l'époque dans ce pays.

Jean Charles Boule, cordelier, né à Cannes en 1720, n'a publié que des ouvrages d'ordre religieux peu connus mais il a eu l'honneur de prêcher le carême de 1763 à Versailles devant le roi.

La littérature liée au début de l'industrialisation fait une apparition en 1774 avec une étude de Joubert de L'Hiberderie (Antoine Nicolas), né à Antibes en 1725, qui publia à Paris en 1774 *Le Dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or d'argent et de soie*.

Jean Sue, né à la Colle en 1699, a publié en 1725 un *Catalogue des Plantes usuelles dans leur état naturel avec leurs noms tant en latin qu'en français*. Il était membre de l'Académie royale de chirurgie.

On peut citer encore les ouvrages politiques de Louis de Sade, bien que ce dernier ne soit connu dans notre région que par le temps qu'il a passé à Antibes, en 1746, comme commandant de la Place.

Tout comme au XVIIe siècle avec Lombard de Gourdon, nous avons au XVIIIe siècle un homme de grand renom, le comte François de Théas de Thorenc (1719-1791) qui aurait laissé des écrits, partiellement conservés dans le château des Durand de Sartoux à Mouans. François de Théas avait logé dans la maison de Goethe, en 1759, alors qu'il était lieutenant du roi dans l'armée qui occupait Francfort, et Goethe, dans les *Mémoires de sa vie*, en fait de grands éloges. Ces éloges valent à Théas de Thorenc d'avoir une place ici dans l'espoir que l'on pourra connaître un jour ses propres souvenirs.

Nous signalerons très succinctement parmi les écrits politiques de l'époque révolutionnaire : du conventionnel Maximim Isnard (1758-1821) de Grasse, le Testament spirituel adressé à sa femme et un Discours sur l'Immortalité de l'âme ; du constituant Jean Joseph de Mougins de Roquefort, autre Grassois, un discours de 1791 sur La Peine de mort ; et d'un ecclésiastique assermenté devenu instituteur, Joseph Artaud de Grasse, un Recueil de chants patriotiques, publié en l'an VIII.

Il convient en revanche d'insister quelque peu sur l'oeuvre, inconnue dans notre région, de J.A. Vial (né à Cipières en 1742, mort à Angers en 1811), encore qu'elle n'intéresse en rien le pays de Grasse. On doit à Vial, révolutionnaire très engagé, de nombreux opuscules se rapportant essentiellement à la guerre des Vendéens. Mais il est aussi l'auteur d'ouvrages plus importants et en particulier de celui qui est intitulé Fusillades, assassinats, trahisons, abus d'autorité, faux, contraventions aux lois, dilapidations, vols et rapines commis par l'armée terroriste dans le département de Maine et Loire (Angers, Marne, 172, et 147 p.) qui contient des révélations importantes. L'ouvrage fut détruit par lui et il n'en existerait qu'un seul exemplaire à la Bibliothèque de Rouen. Il a également publié un livre sur les Causes de la guerre de Vendée et des Chouans (Angers, 223 p.) et écrit au général Hoche des lettres auxquelles ce dernier aurait été très sensible.

LE XIXe SIECLE

Au XIXe siècle, les publications se multiplient dans tous les domaines et nous avons l'embarras du choix, ce qui comporte toujours de sérieux inconvénients s'agissant de travaux qui souvent se valent.

Jean Victor Aubernon, d'Antibes, auditeur au Conseil d'Etat, ambassadeur de France en Pologne, préfet... et même agent de change, a laissé des Considérations historiques et politiques sur la Russie, l'Autriche et la Prusse (1827) ainsi qu'un Essai sur la Monarchie constitutionnelle assez estimé (1828).

Le vicomte F.L. de Villeneuve-Bargemon, bien que né à Saint-Auban, en 178[^], a fait toute sa carrière hors du pays de Grasse. Nous nous contenterons de signaler qu'il est devenu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et qu'il a publié des ouvrages très connus, en particulier l'Histoire de René d'Anjou (3 vol., 1825).

Sur le plan régional nous avons en tout premier lieu, l'abbé Louis Alliez, né à Cannes, en 1810, et de vieille souche cannoise. Il a écrit de très consciencieuses études sur le monastère de Lérins, sur Cannes et sur les villages environnants. S'appuyant sur Vincent Barralis, connu des seuls érudits, mais le dépassant, et aussi sur des documents que nul n'avait encore exploités, il révéla au grand public, le premier, le prestigieux passé de Lérins. Il s'agit de travaux remarquables pour l'époque, l'Histoire du Monastère de Lérins en 2 volumes (1862) étant le plus important de ses travaux. Il y analyse non seulement les archives du monastère mais aussi et en profondeur l'oeuvre des grands moines leriniens des Ve et Vie siècles.

Eugène Tisserand, ecclésiastique lui aussi, a écrit, comme Alliez, des ouvrages d'histoire ; entre autres, une Histoire de Vence (1860), une Histoire civile et religieuse de la cité de Nice et du département des Alpes-Maritimes (2 vol., 1862) et une Histoire d'Antibes (1876), pour lesquelles il a utilisé assez largement les archives communales. Ses travaux, encore qu'ils soient bien confus et même erronés (surtout en ce qui concerne les "premiers Grimaldi d'Antibes") n'en présentent pas moins quelque intérêt car il a vu certains documents que nous ne retrouvons plus.

Paul Sénéquier, juge de paix à Grasse, a publié des études locales, fragmentairement documentées mais toujours fiables sur quelques villages: Auribeau, Cabris, Mouans-Sartoux..., des Notes sur Grasse à la suite de l'inventaire des archives communales qui constituent l'un des meilleurs ouvrages documentaires que l'on possède sur cette ville pour toutes les époques (une 3e édition complétée a été publiée en 1902).

Les archivistes Henri de Flamare et Henri Moris ont publié chacun une édition du Cartulaire de l'abbaye de Lérins. Celle de Moris (t. 1 en 1883, t. 2 en 1905) est souvent confrontée avec celle de Flamare par les usagers connaisseurs.

A. Léandre Sardou, du Cannet, déjà nommé pour l'édition de la Vida de Sont Honorât, est alors l'un de nos meilleurs érudits. On lui doit plusieurs études sur le passé de Cannes, l'Idiome niçois, etc.

Signalons aussi, sans entrer dans le détail, que deux autres érudits, Mougins de Roquefort, de Grasse, et le colonel Gazan, d'Antibes, ont publié des articles intéressants mais de portée limitée sur la région.

Des ouvrages de diverse nature paraissent ailleurs, sous la signature d'auteurs originaires de notre pays : Jaume Saint-Hilaire, de Grasse (1772-1841), publie notamment Les Plantes de la France (10 volumes, 1805-1841), Félix Alexandre Roubaud, de Grasse, né en 1820, plusieurs ouvrages d'ordre médical sur l'impuissance, l'hydrothérapie..., P.E. Curel, de la Colle, né en 1798, des écrits sur l'enseignement, le latin, l'improvisation, le travail...

Parmi les poètes un nom se détache, aujourd'hui bien oublié, celui de Paul Autran, né à Cannes en 1838, auteur de poésies que nous récitons encore dans notre jeunesse. Il a écrit entre autres de jolies pièces de vers dans l'Ermitage de Saint-Cassien.

On peut encore retenir, dans les Mémoires de la Société des Sciences naturelles, historiques, des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse, fondée en 1868 par Victor Macé, l'une des premières études sur les sculptures préhistoriques du lac d'Enfer, près du lac des Merveilles (Edmond Blanc, t. VII, 1877-1878), des notes de E. Rivière sur le squelette découvert dans les grottes de Baoussé-Roussé (t. III, 1873) et même une Histoire de Cannes, par Mgr Guigou (t. VI, 1875).

Mais un genre tout nouveau fait son apparition, lié au développement des moyens de transports, au lancement de certaines régions, de tel ou tel pays, et au besoin de ceux qui répondent à l'appel touristique : la littérature de guide. Les premiers guides de chemin de fer ou autres, sans prétention littéraire, sont tout de même très recherchés : l'on y trouve notamment la liste des premiers hôtels de notre région et non sans quelque nostalgie les tarifs et prix de l'époque. Certains, comme les Guides Diamant ou les Guides Joanne sont de plus

illustrés de gravures désuètes mais intéressantes, car beaucoup représentent des paysages aujourd'hui complètement transformés.

Celui d'Elisée Reclus (1864), intitulé *Les Villes d'Hiver* nous donne, sur plus de 500 pages, la première description détaillée de notre région à cette époque et nous permet de constater les changements qui s'y sont produits dans l'espace d'un siècle, notamment en ce qui concerne l'aménagement routier. On a peine à croire par exemple ce que Reclus y écrit, à la page 277, sur le voyage de Nice à Puget-Théniers : "La route de voiture qui doit réunir les deux chefs-lieux d'arrondissement n'est pas encore terminée et pour faire ce trajet de 67 kilomètres il faut voyager pendant une journée entière, en changeant plusieurs fois de moyens de locomotion. On monte d'abord dans un véhicule disloqué poliment décoré du nom d'omnibus (1 fr.) puis on descend au hameau de Saint-Isidore, on longe à pied un petit canal pendant 3 ou 4 km et l'on monte sur un truc de chemin de fer à traction de chevaux, qui conduit à Saint-Martin. Dans ce village on trouve des voitures particulière (de 2 à 10 fr. suivant le nombre de voyageurs) pour se rendre à Touët. Mais là il faut de nouveau descendre de voiture et continuer sa route à pied ou à dos de mulet". Et ce n'est pas tout. Nous y apprenons aussi que de là on ne pouvait accéder à plusieurs villages de montagnes que par de mauvais chemins muletiers.

Le premier album de vues photographiques, dû à Charles Nègre (1820-1880), l'inventeur grassois de l'héliogravure, paraît en 1854 avec un petit nombre de clichés consacrés au Midi de la France. L'entreprise se solde par un échec. Tout le brillant avenir de l'album photographique, sorte de guide illustré, est cependant déjà inscrit dans l'essai de ce pionnier.

Un médecin de Cagnes, le Dr César Provençal, écrit un livre important sur la Topographie médicale du Comté de Nice et de la Principauté de Monaco (1845). Il y étudie les causes qui exercent localement leur influence sur la santé en citant des exemples (Cagnes, Saint-Paul, la Gaude...). Mais dans leur grande majorité les publications médicales de l'époque sont tout aussi bien d'ordre touristique : on y loue les vertus du soleil, de la mer, de l'air... Certaines se veulent littéraires et documentaires, comme *Les promenades de Cannes* de Victor Petit et *Les Promenades de Nice* d'Emile Négrin, un Cannois.

Les Promenades de Nice peuvent être considérées comme un modèle du genre. Il faut lire sa deuxième édition, de 1872 (la première est de 1862). Elle contient une description classique de ce que l'on peut voir à Nice dans une visite de sept jours, si l'on est pressé mais surtout un itinéraire précis de 36 promenades à faire dans Nice même et de toutes les excursions recommandées aux environs de la ville. Mais quelle description ! Tout y est présenté : le site, l'histoire, les us et coutumes, la climatologie, l'entomologie, la géologie, l'ichtyologie..., d'après des notions que l'auteur dit avoir puisées dans l'érudition de ses amis mais qu'il dégorge à sa manière dans un style alerte, plaisant, agréable, tout plein de verve et d'esprit. S'agissant d'un Guide, l'introduction est dite : "Avenue des Préfaces". Négrin y écrit, en bref : "Ce Guide est à peu près complet car il contient avec tout ce qui a été dit par les historiens anciens et modernes, tout ce qui n'a pas été dit... Il est illustré à fin que les voyageurs rentrés dans leurs foyers puissent encore contempler nos costumes, nos monuments, nos sites. Il a un format mignon à fin de tenir dans les poches les plus elzévirienne. Il coûte peu, à fin d'être à la portée des bourses les plus récalcitrantes. Il a de la joyeuseté, autant que possible. Et voilà".

Cet auteur n'hésite pas à modifier quelque peu l'orthographe dont l'usage lui paraît ridicule (d'où ces à fin au lieu de afin). Il n'en était pas à son coup d'essai avec ce Guide, ayant déjà publié, en 1855, de très belles poésies sous le titre *Le Beau ciel de Cannes*.

La cigale qui claquette
Sur le faite
Du gigantesque olivier...

On lui doit aussi *Les Fleurs de Cannes*, des études sur sa conception de l'orthographe et même un Dictionnaire "au moyen duquel on trouve les mots inconnus et on retrouve les mots oubliés".

Que n'a-t-il vécu à notre époque pour se charger de ce Mémorial littéraire du pays d'Antibes-Grasse.

Et que dire de Stephen Liégeard, dont le beau livre *La Côte d'Azur* (1897) a pour principal mérite d'avoir donné son nom à notre pays. Certes il ne manque rien à sa Côte d'Azur, ni le fond, ni la forme, ni les illustrations et tout y est dit, assez agréablement, très académiquement. Il n'y manque rien que le génie et la simplicité d'Emile Négrin.

N'oublions pas enfin que Aubin-Louis M juin, puis Prosper Mérimée (mort à Cannes) ont écrit des pages savantes sur nos monuments et que Juliette Lamber, dans son *Voyage autour du Grand Pin*, la seule femme citée ici (bien oubliée aujourd'hui) a chanté romantiquement, avec une exquise sensibilité, les parfums de Grasse, les potières de Vallauris, toutes les fleurs des champs, les belles provençales et même les bergères brigasques qu'elle rencontrait sur son chemin. Elle était arrivée chez nous en voiture ; elle en repartit par le "chemin de fer", tout récemment inauguré : "En me penchant tour à tour par chacune des portières je vis se dérouler un panorama superbe ; Cannes au pied de son église, et ses nombreuses villas répandues dans la campagne; les îles de Lérins qui semblaient glisser sur la mer immobile et courir vers l'Italie, tandis que je courais vers la France ; les sommets blanchis des hautes collines de Grasse, les crêtes grises des Alpes, la silhouette noire et comme attristée du Grand Pin. Sans adieu, sans adieu, répétais-je".

On cite assez souvent le nom de Jules Verne parmi les premiers hôtes célèbres du Cap d'Antibes, aux "Chênes Verts". C'est là qu'il aurait écrit *Le Tour du Monde en 80 jours* donné en feuilleton au Temps (1874).

Paul Arène, de Sisteron (1843-1896), écrivain français de la Provence rendu célèbre par *Jean-des-Figues*, ce beau chef-d'oeuvre littéraire, vint résider et travailler à Antibes dans les dernières années de sa vie. Il y écrivit entre autres *Le Canot des six Capitaines*, *La Chèvre d'Or...* et il y mourut en 1896.

Guy de Maupassant, le plus grand de nos conteurs, a passé lui aussi quelques temps dans notre région et plus particulièrement à Antibes. Nous avons pu voir dans les papiers de ceux de ses parents qui résident actuellement à Biot quelques documents évocateurs de ce séjour. Il y faisait des croisières sur son bateau, *Le Bel Ami* et le laissait amarré dans le port Vauban quand il faisait la Côte ou l'arrière-pays (jusqu'à Thorenc) en voiture. Littérairement il nous reste de tout cela *Sur l'eau*, et bien d'autres choses encore, diffusées dans l'ensemble de son oeuvre.

LE XXe SIECLE

Le XXe siècle a été marqué, dans les limites de l'arrondissement de Grasse comme ailleurs, par une prolifération d'écrits de toutes sortes, mais il appartiendra à d'autres d'en faire le tri et le bilan quand les auteurs de ces écrits auront disparu.

Nous nous contenterons de citer ici quelques-uns des écrivains de notre époque érudits, poètes, romanciers, journalistes..., qui ne sont plus et dont plusieurs furent nos amis.

En ce qui concerne les travaux d'érudition : Joseph Malaussène, pour Saint-Jeannet (1909), Emile Boniffacy, pour La Gaude (1912), deux excellentes monographies de villages ; le marquis de Grasse, auteur d'une Histoire de la Maison de Grasse (2 vol., 1933), précieux ouvrage documentaire ; et, pour nous borner, les noms du géologue Adrien Guebhard et d'un pionnier de la préhistoire, Paul Goby.

Deux journalistes hommes de lettres, retiendront un peu plus longuement notre attention : Hubert Dhumez et Gabriel Boissy.

Hubert Dhumez (1882-1954), cannois d'adoption, est connu comme journaliste et comme historien régional. Nous lui devons des centaines d'articles de presse ou de revues, tous solidement documentés qui concernent la plupart des localités de notre région. Il a laissé en outre de très nombreuses notes inédites qui sont fort heureusement conservées aux Archives départementales des Alpes-Maritimes. C'est lui qui assumait, en 1928, l'édition de La Veine d'Argile, un manuscrit de Paul Arène, et qui put confirmer, au témoignage de certaines lettres, que ce dernier comme on le supposait, avait effectivement apporté un peu de farine à Alphonse Daudet pour les Lettres de Mon Moulin, en particulier pour La Chèvre de M. Seguin, L'Elixir d'm.p. Gaucher et Les Trois Messes basses.

Gabriel Boissy (1879-1949) a une envergure nationale et même internationale. D'origine corrézienne il oeuvra le plus souvent à Paris comme correspondant des plus grands quotidiens et comme magistral directeur de Comoedia. Mais après la première guerre mondiale, il partagea son temps entre Paris et Biot, où il mourut. C'est pourquoi nous le faisons figurer dans ce Mémorial, d'autant plus qu'il est aussi l'auteur de plusieurs livres de diverse nature, politique, historique, poétique... écrits dans cette localité. Certains de ses ouvrages De Sophocle à Mistral (1920), La Louange du Cyprès (1928), intéressent aussi plus particulièrement les Provençaux. Mais Boissy ne fut pas seulement un journaliste averti (c'est lui, par exemple, qui découvrit Hitler dès 1923 et qui dénonça alors, sans être entendu, le danger qu'il pourrait représenter pour nous s'il réussissait un jour à ressouder les tronçons de l'Empire germanique). Ce fut aussi un homme d'action et de réalisations. Il relança les Chorges d'Orange, au début du siècle, avec Paul Mariéton, et il fit allumer la flamme du souvenir, après la guerre de 14-18, sur le tombeau du Soldat Inconnu. Nous lui avons consacré une longue biographie (en grande partie inédite) et nous avons remué ciel et terre, après sa mort, pour que sa grande bibliothèque, riche en livres sur le théâtre, et ses papiers, très importants pour l'histoire de notre temps, soient versés à la Méjanas.

Et les poètes ?

Boissy fut aussi un poète. Ses Stances du Mortel sourire (écrites pour la plupart à Biot) eurent beaucoup de succès, un peu trop même et servirent de couverture à la publicité. Il y eut

la robe du "Mortel Sourire", le parfum du "Mortel Sourire", le bibi du "Mortel Sourire"... Et le chanoine Ferréol put écrire : "Boissy, l'homme au Mortel sourire, marche vers l'Immortalité".

Un autre poète dont nous voudrions dire quelques mots est totalement inconnu. Nul, en dehors de ses proches, ne savait, de son vivant, que cet homme plein de talent et d'avenir, le jeune avocat cannois Roland Moncho (1926-1973) passionné d'histoire, de félibrige, de sports, cultivait aussi les muses de la poésie. On ne l'apprit qu'après sa mort brutale, dans un accident de voiture. Des mains pieuses recueillirent et publièrent alors, pour ses amis, une trentaine de poèmes qu'il avait écrits depuis son enfance : Des Vers de notre temps (1973). En voici quelques extraits :

En 1935, à l'âge de 9 ans :

Mai ? C'est une jeune fille
Au teint rose, aux cheveux d'or,
Sur son passage s'éparpillent
Pâquerettes et boutons d'or

En 1940, à l'âge de 14 ans :

Vivrai-je donc assez longtemps pour me faire connaître ?
Un tourbillon de feu décime les humains,
Peut-être que la mort m'emportera demain,
Je veux faire un chef d'oeuvre avant de disparaître.

Ensuite :

Ah : quelle est belle ma Provence
Quelle douceur dans ses contours
Et dans ses traits quelle élégance C'est le visage de l'amour.

Puis, parlant de son âme, après sa mort :

Mais elle désormais seule et libre d'entraves
S'élèvera toujours jusqu'à la fin des temps.
Oh ! les chants de grandeur, sublimes et suaves
Que je n'écrirai pas, perdu dans le néant.

L'ombre de la mort, on le voit, flotte sur quelques-uns de ses poèmes, sans toutefois jamais en ternir l'éclat. Ce n'était pas de la hantise, mais peut-être une sorte de prémonition.

Puisque nous avons cité Mérimée, Juliette Adam et Maupassant au XIXe siècle, nous retiendrons aussi trois noms parmi les auteurs du dehors qui furent nos hôtes dans les premières décennies du XXe siècle : Francis de Croisset, Maurice Maeterlink et Pierre Hamp.

En fait Francis de Croisset s'est contenté, semble-t-il, de faire construire une belle villa à Grasse sur la route de Magagnosc (elle vient d'être démolie !). C'était pour son repos. Mais nous pouvons affirmer qu'il y travailla quelquefois à ses romans, aujourd'hui bien oubliés.

Maurice Maeterlink s'était établi à Grasse en 1902, dans un mas rustique des Quatre Chemins, qu'il baptisa Orlamonde, le nom de la contrée imaginaire de ses premiers poèmes. Il ne quitta Grasse pour Nice qu'en 1910. Nous l'avons quelquefois rencontré à vélo sur les chemins proches d'Orlamonde. C'est dans ce mas qu'il écrivit *L'Intelligence des fleurs* (1907), un monument à la gloire de Grasse, et conçut d'autres oeuvres. La terrasse de Béthanie qu'il décrit dans *Marie-Magdeleine* est à l'image de celle qu'il possédait à Grasse.

Pierre Hamp, auteur de plusieurs ouvrages sur la peine des hommes: *Le Rail*, *Marée fraîche*, *Vin de Champagne*, etc.. a écrit et publié, en 1922, un très beau livre sur la parfumerie de Grasse : *Le cantique des Cantiques* (N.R.F.).

Inscrivons encore à ce Mémorial des Lettres, pour clore notre liste, deux auteurs de notre temps, bien connus et récemment disparus : Jacques Audiberti, d'Antibes (1899-1965) dont le lycée de cette ville porte maintenant le nom et Jacques Prévert (1900-1977) qui vécut pendant près de 20 ans à Saint-Paul-de-Vence.

BIBLIOGRAPHIE

Pour avoir des renseignements plus précis et plus complets sur la plupart des auteurs cités, notamment en ce qui concerne les titres, dates et maisons d'édition de leurs ouvrages, il conviendra de se reporter soit aux biographies particulières signalées dans le texte (Sardou pour Raymond Féraud, Doublet pour Godeau, Chaillan pour Saint Césaire, Tresse pour 3.H. Méro...), soit à l'abbé Alliez, Histoire du Monastère de Lérins (1862) pour les moines auteurs de l'Ecole de Lérins, soit à Robert Reboul, Biographie et Bibliographie de l'arrondissement de Grasse (Grasse, 1887), pour beaucoup d'autres. On trouvera facilement dans les bibliothèques les auteurs du XXe siècle que nous avons presque tous connus et cités de mémoire.